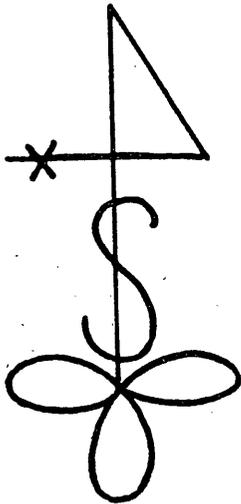


Le papier et les papeteries de Serrières



*Ancien filigrane
des papiers de Serrières.*
(Archives de l'État.)

Dans la brume lointaine des temps qui fuient.

Ne convient-il point, — au moment où les Papeteries de Serrières publient leur histoire en une élégante plaquette due à la plume de l'excellent paléographe qu'est M. Eddy Bauer, — de profiter de cette unique occasion de faire connaître un peu mieux qu'elle ne l'est, l'une de nos plus anciennes industries nationales ?

Si, comme on le verra, la première fabrique de Serrières apparaît en pays neuchâtelois encore catholique, puisqu'on l'y trouve installée plus de cinquante ans avant la Réformation, il faut faire un saut infiniment plus lointain dans le passé pour remonter aux origines du papier, cette substance si belle ou si vulgaire.

Des érudits prétendent que le papier est dû aux Chinois, d'autres aux Égyptiens. Il semble bien qu'on ne s'entendra jamais sur ce point, sans dommage pour l'honneur de quiconque, car à une distance de dix-huit siècles avant Jésus-Christ... une plante, appelée *papyrus*, et qui croît au bord du Nil, donne, à cette époque reculée, son nom à ce produit retrouvé muni de hiéroglyphes dans des tombeaux millénaires. Pline en a sommairement décrit le procédé. Après avoir dépouillé le papyrus de son écorce, on en tirait, par un tour de main particulier, de larges pellicules étendues les unes sur les autres par entre-croisement de fibres rendues adhésives grâce au frottement ou à la compression. On les polit à l'aide d'une dent de cheval et les feuilles peuvent accueillir écritures ou dessins.

Les Chinois produisaient déjà, de leur côté, du papier par un système différent, celui de la fabrication à la cuve, tout en s'inspirant du même principe industriel, le feutrage par agglutination des fibres du bambou ou du mûrier. On sait que le procédé dit *à la cuve* fut le seul en honneur chez nous jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et qu'on y recourt encore pour l'obtention de certains papiers de luxe.

Quoique sur l'origine du papier, de nombreux ouvrages aient été écrits, et que les avis diffèrent parfois en tous points, il semble bien que ce produit et ses procédés aient été transmis à l'Occident par les caravanes qui, de l'Asie Mineure, entretenaient commerce incessant avec les Indes et l'Extrême-Orient. Les Arabes, dont la civilisation avait été féconde, auraient installé en Afrique et dans la péninsule Ibérique, des fabriques qui dès le IX^e siècle, auraient fait au parchemin et au papyrus, écrasante concurrence.

En 1189 un évêque de Lodève, en Languedoc, autorise par une charte l'établissement de moulins à papier sur l'Hérault. Très tôt l'on se servit du chiffon, du lin ou du chanvre. Des moulins de ce genre étaient déjà connus en Grèce, en Sicile, en Italie et dans l'Espagne chrétienne. L'Allemagne du sud s'approvisionne d'abord à Padoue, Trévise, Venise ou Milan. S'agissant de la France, l'industrie du papier se propage du Languedoc dans la vallée du Rhône, en Bourgogne, et s'approche ainsi de nos régions. En somme, le papier, — qui remplace le papyrus, le parchemin, la cire ou l'argile, — que l'on classe parmi les importantes conquêtes de l'humanité, qui rend possible plus tard l'invention de l'imprimerie, et qui vient pourtant d'Orient en Occident, va donner à l'Occident une prééminence incontestable !

Le papier-monnaie n'est pas moderne invention. Les Chinois, aux époques lointaines, le fabriquaient avec cérémonie et punissaient de mort les contrefacteurs.

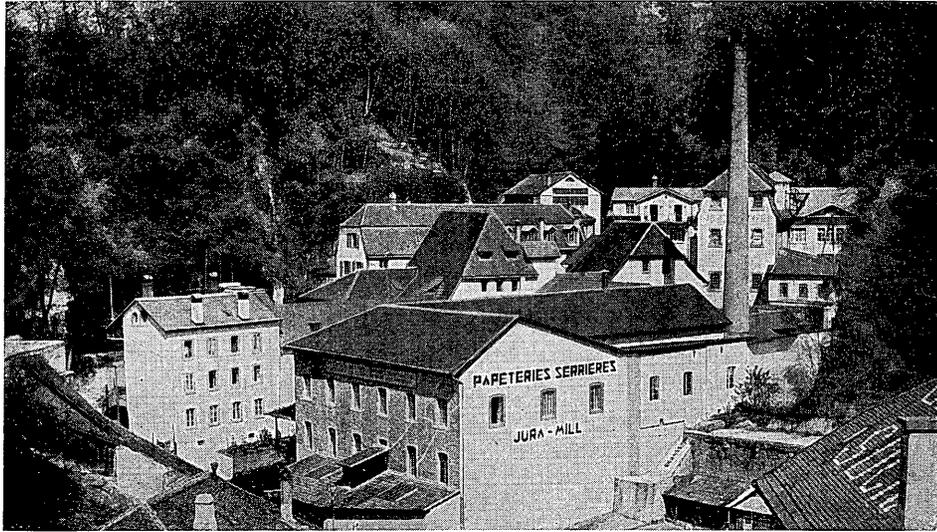
Le papier de chiffon était obtenu par trituration d'étoffes au moyen de moulins à maillets, avec lavage constant à l'eau courante. Il n'y a pas si longtemps que des moulins hollandais utilisaient encore cet ancien procédé qui comprenait, égouttage, séchage, presse et blanchissement. A condition d'un concours de trois ouvriers au moins, *puiseur, coucheur, laveur*, l'on pouvait aussi fabriquer du papier *à la main*. Un aide, le *vireur*, collaborait à cette mise en feuilles dans des cadres ad hoc sur lesquels étaient tendus des fils de laiton parallèles et transversaux. Il fallait des châssis spéciaux. Souvent, intervenaient un *pressier* et un *mouilleur*. Le papier de riz ne provint jamais du riz, mais d'une plante légumineuse de Bengale à moelle blanche et brillante. Puis viennent s'ajouter aux procédés primitifs d'autres façons, l'usage des machines appliquées aussi au fonçage, au lissage, au satinage, aux papiers de couleur, à rayures, veloutés, peints, dorés ou jaspés, décalques, de luxe ou autres, dont la variété est aujourd'hui infinie.

Les premières papeteries que l'on trouve en Suisse, sont celles de Marly, près de Fribourg, en 1411, de Belfaux et de Bâle, en 1440, d'Hauterive sur Glâne en 1445.

M. Bauer a repéré les filigranes des plus anciens documents aux archives de l'État. Ils datent du milieu du XIV^{me} siècle. Le papier d'un cartulaire de l'abbaye comtoise de Montfaucon porte en filigrane un bœuf posé en oblique, marque lyonnaise. D'autres papiers postérieurs à 1400, révèlent leur origine franc-comtoise, genevoise, bâloise, bernoise ou lorraine. Quand donc apparaît le premier papier de fabrication neuchâteloise ?

« Le molin a papier de Sarrieres ».

Il faut remonter au 25 juillet 1477. Ce jour-là, en un acte, intitulé *Pour le molin a papier de Sarrieres*, le comte de Neuchâtel, Rodolphe de Hochberg, accorde à Pierre de Piémont et de Caselle, ainsi qu'à Jehannin Varnoz, le privilège d'installer un *Bapteur à battre papier*. Les bénéficiaires devaient être de la petite ville piémontaise de Casella, sur la Stura, près de Turin, nid d'où s'envolent de nombreux papetiers. Le comte autorise les nouveaux venus à se fournir de bois dans ses forêts pour la construction des machines. On



Vue actuelle des papeteries de Serrières.

commence par user d'une grange et d'un *courtil*, soit d'un jardin. La redevance est de deux florins d'or annuels, d'une rame de grand papier et de deux rames de petit. Il ne sera point porté préjudice aux autres engins possédés par Hochberg sur le cours de la Serrière ; les intéressés deviennent légitimes possesseurs de cette papeterie ; ils peuvent la vendre sous réserve du droit éminent que le Seigneur retient sur la terre. Telle est la mémorable origine d'une des plus vieilles industries de notre pays.

A l'endroit pittoresque qu'était Serrières, — nom qui viendrait de *Sarra* ou *Serra*, scie, scierie, et que l'on retrouve fréquemment en France en des lieux sis au bord de cours d'eau devenus également centres industriels, — s'égrenaient de la source de la rivière au lac, moulins et bicoques de meuniers, de scieurs, de forgerons, de fondeurs, de papetiers et de vigneron. Il existe sur les industries de Serrières, à travers les âges, une thèse du plus haut intérêt, due à la plume de M. Willy Habicht, éditée par la maison Attinger en 1922. A lire cette patiente étude, pleine de détails de tout genre, l'on constate qu'un siècle avant la Réformation, la Serrière groupe déjà sur ses flancs une quinzaine de roues hydrauliques. Une corporation des Favres, Maçons et Chapuis y a des statuts en règle, contenant même une série d'articles d'ordre religieux indiquant qu'à certains jours ils iront à la messe ! Le souverain demeure propriétaire de la rivière et n'en donne que des accensements. Serrières devient donc, avant Neuchâtel, un centre industriel, parce que le débit du Seyon est trop irrégulier. Il y avait Moulins du Bas, Moulins de la Voûte, Gros Moulins, Moulins dits Ravenel, Moulins des Pommeaux ou du Milieu, ceux du Haut, puis, dès 1624, un moulin à poudre à canon. On y trouve aussi moulin à tabac, « pilon à espice », moulin à gru ou « rebatte », un autre pour écraser l'amidon, sans parler de moulins à huile, et plus tard, de forges, de tréfileries, de fabriques de faux, de frappe de monnaie, de foules, de teintureries, de filature de laine, de coutelleries, taillanderies et de polissoirs.

Mais, revenons au papier que nous venons de situer dans son cadre, un cadre d'hommes de tous métiers et d'industriels affairés.

Essor donné au papier par l'imprimerie et la Réformation.

L'invention de l'imprimerie, l'avance lente et progressive de la culture, font que petit à petit le papier n'est plus employé que par chancelleries, notaires ou teneurs de comptes. La vive polémique à laquelle donne naissance la Réformation, décuple les demandes de papier. La papeterie de Serrières va prendre de l'essor. Bien que l'on attribue souvent à Serrières, la fabrication du papier ayant servi à l'impression de la première traduction protestante de la Bible, en langue française, — due à Pierre de Vingle, — la preuve rigoureuse de cette origine n'a jamais été établie.

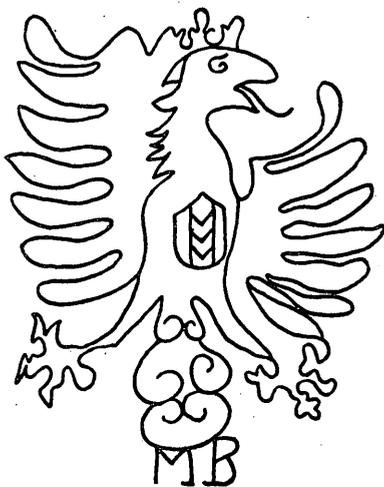
Les actuelles papeteries de Serrières, sont-elles descendantes *directes* du primitif « molin » du lieu ? Il ne semble pas non plus. L'obscurité qui règne dans les documents de la première moitié du XVI^{me} siècle, oblige à éviter toute assertion affirmative. M. Bauer établit que de 1564 à la fin du XVII^{me} siècle, il existe déjà deux papeteries à la source de la rivière, dont seule la plus récente paraît s'être perpétuée jusqu'à nous. Huguenin Gourra, né à Mont-le-Bon, près de Pontarlier, Bonaventure Beynon, neveu du dernier curé de Serrières, qui troque sa soutane contre une robe de pasteur, et Simon Iteret, le plus gros marchand neuchâtelois du XVI^{me} siècle, sont, peu après, nos papetiers connus. Leurs conventions ou démêlés attestent précisément que deux papeteries existent déjà au moment de la Réforme. L'édification de nouveaux bâtiments et moulins date de cette époque.

Un dossier du procès « Grossourdy », aux archives de l'État, relate, à propos d'une affaire de testament, l'emploi trompeur, par ce greffier de Valangin, du premier papier à filigrane d'Huguenin Gourra, filigrane à aigle chevronné, afin de faire croire à l'antériorité de l'acte et alors que la marque d'Iteret est déjà en usage. Confondu comme faussaire, Grossourdy est décapité en 1581 devant toute la population de Neuchâtel. Notre contemporain, M. Jules Jeanjaquet, a relaté cet incident dans le *Musée neuchâtelois* de 1901. Un

dictionnaire historique des marques de papier, *Les filigranes*, dû à M. C.-M. Briquet, édité à Genève, en 1907, est du plus haut intérêt pour les spécialistes ; il signale aussi l'ancienne papeterie de Saint-Sulpice.

C'est la nouvelle papeterie de Serrières qui fabrique, vers 1580, les papiers en usage dans le Comté. Elle envoie même par bateau sa marchandise embarquée au port de Serrières, jusqu'à Soleure, Bâle, Strasbourg, Mayence et Francfort. Il s'agit de formats nombreux, papier messel, petite couronne, grand carré, grand longuet, grand médian ou Saint-Augustin, grand et petit bâtard. L'importance de cette entreprise d'Iteret est révélée par ses comptes décelant qu'il est en relation aussi avec Anvers, Cologne, Heidelberg et Genève.

Plus tard, cette papeterie passera aux Blanc, aux Rougemont, aux Rosselet, aux Seinet, aux Tribolet-L'hardy, aux Buloz, aux Heusler, aux Becquin, aux Grüner, aux Borel ou aux Roulet.



Ancien filigrane
des papiers de Serrières.
(Archives de l'État.)

Aux XVIII^{me} et XIX^{me} siècles.

Au fil du temps, le papier s'améliore en finesse et en qualité. En 1750, apparaissent les cylindres d'origine hollandaise, qui, une première fois, révolutionnent cette industrie. La seconde révolution sera la machine à papier continu.

En 1748, un contrat de vente de la papeterie de Serrières avait été signé entre Samuel Grüner, d'une part, et Erhard Borel et sa sœur Judith, d'autre part. Cette convention marque le début d'énergies constamment renouvelées et l'ouverture d'une époque riche en industries diverses, exploitées chez nous. Les mêmes facteurs qui, avant la Révolution française, enrichissent nos manufacturiers d'indiennes, agissent sur l'essor des papeteries, moulins, forges, tréfileries et autres ateliers des Erhard Borel, à Serrières. L'établissement, à Neuchâtel, de la fameuse Société typographique est une aubaine pour Serrières. C'est alors qu'Erhard Borel-Roulet se construit, au faubourg de l'Hôpital, un bel hôtel particulier, le N° 19, qui abrite aujourd'hui l'imprimerie Richème.

Suit la période difficile pour nos industries, de la fin du XVIII^e siècle, de l'Empire, du blocus continental et de la Restauration aux restrictions diverses. L'on assiste, en effet, de 1785 à 1848, à une décadence de notre activité économique, activité qui ne reprend guère que par à-coups, sur ses plans spécifiques.

C'est un des fils d'Erhard Borel-Thuillier qui innove à Serrières, après voyages d'étude en Alsace, Paris et Londres, la machine fabriquant le papier continu, machine inventée par un Français, Louis-Robert d'Essones. Dans son *Histoire économique de Neuchâtel*, Alphonse Petitpierre mentionne qu'une seconde machine de ce genre, provenant aussi des ateliers B. Donkin et Co, de Londres, est mise en action à Serrières par les Borel. Elle donne 90 pieds de papier, de 5 pieds de large, à la minute. C'est en 1838. Tandis que dix ans auparavant aucune machine semblable n'existe en Suisse, il en a déjà surgi vingt-sept...

L'année 1848 est saluée avec enthousiasme par tous les industriels suisses ; ils voient enfin disparaître les barrières intercantionales des péages et douanes qui ont si longtemps gêné leur activité sur sol helvétique, alors que, pour leur malheur, la concurrence étrangère et les événements politiques rivaient précisément cette activité à ce sol helvétique.

En 1854, la vieille entreprise des papeteries de Serrières est transformée en Société par actions au capital de 750.000 francs mais la famille Borel ne s'y efface qu'en apparence ; Erhard Borel (le cinquième des divers Erhard Borel) et son frère, Charles-Antoine, se réservent le droit de racheter au pair, dans un délai de 25 ans, les actions aux mains d'étrangers. L'affaire est alors dirigée par M. Gustave-H. Lambelet. On y apporte de constantes améliorations techniques et, en 1860, nous dit M. Habicht, le chiffre quotidien de production est de deux tonnes ; mais une nouvelle société se constituera en 1878, société anonyme au capital de un million, qui occupera dès lors cent ouvriers.

De 1878 à nos jours.

Un sixième Erhard Borel, — fils de Charles-Antoine, — commence par présider aux destinées du nouveau groupement qui maintient son outillage à la hauteur des conceptions modernes et s'efforce de produire toujours le meilleur papier. Lorsqu'il se retire, en 1887, le nom de Borel disparaît des Papeteries qui réduisent leur capital de moitié.

M. Marcel Grisel, père, est chef comptable de 1890 à 1922. On construit, l'année 1893, un immeuble de douze logements de loyers modiques pour la main-d'œuvre. Comme il y a des difficultés de réception de matières premières et d'expéditions, l'on pousse, de concert avec la maison Suchard, à l'établissement d'une station ferroviaire reliée aux usines par un plan incliné et une voie système Decauville.

En 1898 et 1899, l'usine recourt, pour l'avenir, à l'énergie électrique. Les affaires sont difficiles. Serrières tient le coup alors que les fabriques de papier de Bex et de Marly sombrent en 1907 et 1919. Un glissoire à charbon vient encore faciliter le ravitaillement, ainsi qu'une voie de garage aux Deurres.

Puis, les papeteries adhèrent à un bureau central de vente, à Zurich, que décident de fonder, en 1919, les fabriques suisses de papier de Biberist, Utzenstorf, Landquart, Perlen-Cham, Sihl et Balsthal. Cette année-là, commande est passée à Escher, Wyss & C^{ie} pour une nouvelle machine ; son coût, ajouté à l'ensemble des transformations prévues, est devisé à 1,339,000 francs. Une consolidation financière correspond à ces améliorations.

En face d'une soudaine aggravation de la crise que nous traversons, la société anonyme, — selon convention avec le groupe de l'E. I. K. A., groupe d'éditeurs et d'imprimeurs, — est reprise en 1922 par les « Papeteries de Serrières S. A. ». Cette reprise provoque un heureux remaniement financier. Un courant d'air frais ravive cette affaire plusieurs fois centenaire.

La ville et le canton, comprenant qu'il faut aider cette vieille entreprise du pays, lui réduit le coût de la force électrique et impose aux imprimeurs travaillant pour l'administration publique, l'usage de son papier. Les perfectionnements techniques et l'intervention, en 1927, d'un nouveau groupement dirigé par M. Camille Bauer, de Bâle et M. Paul Ringier, éditeur à Zofingue, — groupement qui s'est substitué à l'E. I. K. A., — ont permis d'effectuer de gros amortissements.

Dissérer ici sur la manutention des machines de Serrières eût risqué de lasser le lecteur. L'exposé publié sur cette question par M. Grisel en 1905, peut être consulté à la Bibliothèque de la Ville. Cette usine est dirigée aujourd'hui avec distinction, par M. H. Erhard.

Il s'agit là d'une affaire qui brille du reflet de plus de quatre cent cinquante ans d'expérience et de labeur régional.

[8 décembre 1934.]